

2^e année. — N° 12

LE NUM. 50 CENT.

ABONNEMENT :

Décemb. 1926

UN AN : 5 FRANCS

6 MOIS : 3 FRANCS

LE CREUSET

Bulletin mensuel. — Les articles n'engagent que leurs auteurs.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Jean DE BOE, " Le Creuset ", 23, place Saint-Géry, Bruxelles.

ÉDUCATION

SOLIDARITÉ

ÉTUDE AGRÉMENT

Tous pour Un

—
Connaître son
but

Vouloir le
réaliser

—
Un pour Tous

IMPRIMERIE

" LES ARTS GRAPHIQUES ",

Soc. coop.

Chaussée de Haecht, 201

BRUXELLES

LE CREUSET

Bulletin Mensuel de Propagande

Syndicale

2^e Année, n° 12

Décembre 1926

SOMMAIRE :

Travailleurs du Livre, debout! (p. 161); *L'Ecumoire* (p. 163); *Qu'est-ce que la Solidarité?* (p. 163); *Que signifie le 1er Janvier 1927?* (p. 165); *Coin du Morticole* (p. 167); *Propos d'un grincheux* (p. 168); *A la gare!*... (p. 169); *L'Opinion d'une Femme* (p. 171); *Dans l'Internationale des Typos* (p. 172); *Moral et Action* (p. 173); *Leur dernière valse* (p. 175).

Travailleurs du Livre, debout!

Nous atteignons donc le moment où expire la convention des salaires du Contrat collectif. Pour nos oppresseurs, le moment est propice. Le chômage effrayant n'a-t-il pas, durant tous ces derniers mois, assoupli la volonté de résistance de nos camarades? Malgré notre très large solidarité — dont nos bons maîtres nous croyaient incapables — la misère sordide ne s'est-elle pas installée en maîtresse dans le foyer de tous ceux qui traînent par les rues en attendant le travail qu'on leur refuse? La démoralisation, funeste conseiller, n'a-t-elle pas déjà empoisonné les esprits? L'hiver, au surplus, n'est-il pas là, complice abominable, pour aiguïser les souffrances des travailleurs et les jeter vaincus et implorants sous la griffe de leurs exploiters? Et pour parfaire ces circonstances heureuses, n'y a-t-il pas le Comité Central Industriel qui vient de sonner l'hallali et d'exciter la meute insatiable des exploiters contre la classe laborieuse?

Ah oui! le moment est propice!

Tout au moins le croient-ils...

Il vous appartient de leur démontrer qu'en spéculant sur vos souffrances ils se sont grossièrement fourvoyés. Il vous appartient de leur démontrer que vous êtes résolus à n'être ni les dupes de leurs jérémiades, ni les apeurés de leurs menaces.

Ils vous ont parcimonieusement mesuré vos salaires au compte-goutte, lorsqu'ils gagnaient des millions. Aujourd'hui, qu'ils subissent le contre-coup de leurs propres abus, ils voudraient vous en faire payer les frais.

Vous leur répondrez : *Non! Non! Mille fois non!*

Il n'y a rien dans votre vie sur quoi vous pouvez rogner. Il est prouvé — incontestablement prouvé — que de tous les travailleurs du monde vous êtes parmi les plus misérables. Les statistiques officielles du Bureau International du Travail avouent que pour un taux d'existence évalué à 100 à Londres, vous atteignez à peine 50 points à Bruxelles, c'est-à-dire que les conditions matérielles de votre vie sont inférieures de moitié à celles de vos confrères de Londres. Or, depuis l'établissement de cette statistique, la situation des travailleurs de Belgique s'est encore empirée! Et c'est à vous qu'on oserait demander (lisez imposer) des nouveaux sacrifices pour permettre à vos maîtres de n'avoir pas à diminuer le train de leur fastueuse existence.

Vous répondrez : *Non! Non! Cent mille fois non!*

Les patrons voudraient, à leur façon, établir les règles de la stabilisation. « Ce

sont les augmentations de salaires qui font augmenter le prix de la vie! », prétendent-ils. « Ce sont les augmentations de salaires et l'insuffisance de production qui empêchent l'exportation et, par conséquent, provoquent le chômage! », assurent-ils. Double mensonge. La production est rongée par une nuée de parasites! Ce sont ceux-là et les bénéfices usuraires des exploitants de toutes sortes qui font la vie chère.

En France, l'index est de beaucoup inférieur au nôtre, les salaires sont bien plus élevés et la crise industrielle est bien moindre que chez nous. Et lorsque leurs affirmations seraient exactes, nous leur répondrions ceci : « Ce n'est pas nous qui tirons les bénéfices du système économique actuel. Ce n'est pas nous qui, pour le préserver, créons des armées, des polices, des magistratures. Cette économie sociale nous la dénonçons comme irrationnelle, injuste, incapable d'assurer une vie équitable à tous les humains. Cette économie sociale, c'est vous qui l'avez établie, c'est vous qui la maintenez contre nous, qui voulons ériger un système économique égalitaire assurant, avec une production rationnelle, une répartition équitable. La société, avec toute son incohérence et toute son instabilité est vôtre; il vous appartient d'en subir les inconvénients passagers et non à nous, qui la dénonçons! »

Camarades, c'est dans des moments comme ceux-ci, où transparaît toute l'hypocrisie des soi-disant trêves sociales, qu'il faut aller au fond du problème. Vos organisations syndicales, dont certaines, comme la nôtre, comptent plus de trois quart de siècle d'existence, ont lutté sans relâche, ont nécessité une dépense colossale d'énergie, ont épuisé en travail opiniâtre des hommes de valeur, ont supporté des souffrances indicibles pour des modifications à peine perceptibles — eu égard à l'étendue du problème — dans la situation des exploités. Pour utiliser une image plus éloquent, je dirai que, jusqu'à présent, le malade s'est surtout ingénié à lutter contre les accidents locaux, périphériques, sans se demander vraiment ce qui les provoquait. C'est dans des moments comme ceux-ci où nos maîtres, avec un cynisme qui nous révolte peut-être, mais dont nous admirons la sincérité, avouent que les améliorations de salaires, les réductions d'heures de travail s'accompagnent, par eux, d'une aggravation des conditions d'existence; c'est alors qu'il

faut se demander si, au lieu de nous exténuier à des « rajustements », à des « adaptations », au milieu, il ne conviendrait pas de nous attaquer, en même temps, aux causes profondes, aux causes initiales. Il conviendrait de se demander si notre économie sociale, basée sur l'exploitation de l'homme par l'homme, sur l'arbitraire et l'inégalité, peut résoudre le problème de la misère et de la souffrance. Car tout est là : Nous prétendons que, tant que les moyens de production et de répartition seront détenus et conditionnés par des individus, il n'y a pas d'émancipation possible.

Et c'est avec la double visée du problème immédiat de vos conditions de travail, et de celui de l'économie sociale entière, que vous aborderez le 1er janvier.

Camarades! pas de faiblesse; le contrat collectif conclu, l'an dernier, pour une durée de trois ans, formait un tout dont vous avez subi contre vous de nombreuses clauses; vous n'en laisserez infirmer aucune sous prétexte qu'elle gêne vos maîtres. Pour l'application intégrale des salaires et des rajustements sur la base de l'index-number : Travailleurs du Livre, tous debout!

QUERCUS.

***** CONVOCATION

Les membres du « Creuset », ainsi que les sympathisants sont priés d'assister à l'assemblée annuelle qui aura lieu le Dimanche 9 janvier, à 9 h. 30 du matin, au local « Le Lion d'Or », 23, place St-Géry, Bruxelles.

Ordre du jour :

1. Lecture du procès-verbal;
2. Rapport moral du secrétaire;
3. Rapport financier;
4. Renouvellement de la partie sortante du comité;
5. Dernières instructions pour la fête intime;
6. Modifications aux statuts : question des adhérents;
7. Divers.

L'ordre du jour étant des plus importants tous nos camarades voudront bien y participer.

L'absentéisme sévissant au « Creuset », le comité fait un pressant appel pour que cette plaie ne compromette pas la vie du groupe.



Que de bruit pour une...
circulaire (1)

Il s'agit de la circulaire du Comité Central Industriel.

« Graphica » avec un candide étonnement, se demande ce que peut avoir de si extraordinaire cette circulaire, qui « ne constitue, en réalité, qu'une simple mesure de précaution ». Evidemment, évidemment...

Mais ce qu'il y a de pénible dans l'histoire, c'est que pour étayer cette opinion sur la dite circulaire, « Graphica » et par elle, le C. C. I., appelle à son secours M. Louis Bertrand, qu'elle considère avec beaucoup d'insistance comme un éminent économiste. Celui-ci, en effet, appuie les prétentions des industriels par cette affirmation étalée à pleines lignes dans le « Peuple » il y deux mois :

« S'agit-il, si le coût de la vie continue à augmenter, de réclamer de nouvelles augmentations de salaires, pour que ceux-ci restent en rapport avec le coût de la vie? »

« Si c'est par ce moyen que nos camarades syndiqués comptent résoudre le problème de la vie chère, je crois sincèrement qu'ils font fausse route.

« En augmentant le taux des salaires, on augmente automatiquement le prix de revient des produits et on continue à tourner dans le même cercle vicieux ».

Evidemment, le compère qui, comme tant d'autres, conditionne ses raisonnements au montant de ses revenus, est en accord parfait avec certains principes de la circulaire. Mais nous ne voyons pas bien pourquoi « Graphica » nous jette si souvent ce bonhomme à la tête. Car s'il est vrai qu'il y eut entre lui et la classe ouvrière un lointain cousinage, il y a belle lurette que le divorce est consommé.

Pour les salaires, « Graphica » invoque Louis Bertrand. Pour les heures supplé-

mentaires, c'est un autre « défenseur du peuple », M. Wauters, et toujours par le truchement de la presse ouvrière.

Tristes temps où les bourgeois rencontrent leurs meilleurs avocats dans la partie adverse.

Nous remercions sincèrement l'organe patronal de nous indiquer si clairement que la défense de nos droits ne doit se déléguer à personne, mais être le fait de nous-mêmes.

Nous finirons par en être convaincus.

PIAF.

Qu'est-ce que la Solidarité?

DE SON ACTIVITE DE SES RESULTATS

Après avoir exposé, sommairement, combien est grande la complète solidarité de la classe possédante ou capitaliste, passons à l'examen de la solidarité au sein de la classe moyenne.

Comme nous le savons, cette classe, très ondoïante, groupe les éléments les plus variés : ils sont boutiquiers, cabaretiers ou petits détaillants.

En possession de modestes capitaux dont ils veulent tirer les plus gros profits, leur apreté au gain n'a pas de limite et leur absence totale de solidarité les poussent à une concurrence effrénée. Tout en daubant sur les gros capitalistes qui érigent de vastes exploitations genre Bon Marché, Innovation ou autres, ils se plaignent sans cesse des exigences de la classe ouvrière. Que celle-ci use de la grève pour revendiquer ses droits à la vie et aussitôt leurs doléances se font jour : « Encore ces ouvriers avec leur grève, ils n'ont donc jamais assez? » Le plus extraordinaire c'est que cette même classe ouvrière est pour elle une source de profits.

L'autre variété de la classe moyenne est celle des avocats, juges, médecins, commissaires de police, officiers supérieurs, chefs d'exploitation, etc., etc. Tout ce petit monde-là intrigue à qui mieux-mieux. C'est à qui culbitera l'autre, peu importe les moyens. Ici la platitude, la bassesse, l'hypocrisie, le mensonge, l'arbitraire et la concussion mijotent dans leurs jus. Il faut arriver coûte que coûte.

(1) Voir « Le Creuset », n. 5, novembre 1926, p. 153.

Des exemples à l'infini pourraient démontrer qu'au sein de la classe moyenne la solidarité est quasi nulle et que ce désaccord général fait précisément le jeu de la classe possédante qui trouve dans ce désordre un appoint des plus puissants pour maintenir son hégémonie dans une société tarée et viciée.

Faut-il en déduire que la classe moyenne peut être négligée ou dédaignée? Loin de là. Nous dirons, au contraire, qu'elle est un ennemi plus dangereux en ce sens que tournant à tous vents et attachée à ces positions acquises comme des sangsues à une plaie, c'est dans l'ombre et sournoisement qu'elle combat.

Chiens de garde des capitalistes, réceptacle des préjugés, de la mode et du bon ton, la classe ouvrière doit s'en méfier.

Ceci nous amène à étudier le problème de la solidarité dans la classe prolétarienne.

Contrairement à ce qui se passe dans la classe moyenne, la solidarité ouvrière n'est pas un mythe. Elle est une réalité indéniable, ses syndicats en sont la preuve vivante.

Est-ce à dire que son activité peut être comparée à celle de la classe capitaliste? Nous répondons : **Non!** La combativité ouvrière peut-elle atteindre le niveau de la solidarité capitaliste? Nous disons : **OUI, la solidarité ouvrière peut et doit être plus puissante que la solidarité capitaliste** parce que seul de toutes les classes l'ouvrier est le véritable pivot de la production; qu'il se croise les bras et l'immense rouage de la production se trouve arrêté. C'est lui le véritable détenteur de toute richesse et c'est lui qu'une oligarchie de pouvoirs frustre des fruits de son travail.

Que l'action syndicale, expression de la solidarité ouvrière, se manifeste dans toute son ampleur et demain la classe capitaliste rendra gorge.

Des mots, des mots, nous dira-t-on. Evidemment. Si longtemps que les syndicats enregistrent des syndiqués dont l'action se bornera à être uniquement des inscrits, rien de positif ne se réalisera.

Payer des cotisations ne suffit pas.

Donner son obole pour soulager la misère de ses confrères chômeurs c'est fort louable, mais cela est encore insuffisant.

N'attendez pas que, seuls, vos permanents ou vos dirigeants vous apporteront les améliorations que vous réclamez. Non, cent mille fois non, car espérer cela c'est leur accorder un pouvoir surnaturel, c'est en faire des dieux et oublier que ce sont des hommes qui ne peuvent que vous aider mais que vous devez renverser dès qu'ils deviennent un obstacle à l'évolution de la collectivité ouvrière.

C'est de l'action **individuelle** proprement dite, rien que de l'action que l'on doit attendre de meilleures conditions de vie.

Que tous les syndiqués prennent conscience de leur devoir, qu'ils deviennent **syndicalistes**, c'est-à-dire des hommes sachant défendre leur classe jusqu'au sacrifice.

Que dans les ateliers s'affirme entre eux une étroite solidarité, là, plus que partout ailleurs, l'action doit être positive.

Que dans les ateliers s'affirme entre eux une étroite solidarité, là, plus que partout ailleurs, l'action doit être positive.

Que cesse la jalousie, cette gangrène qui ronge la bonne entente. Il ne faut pas envier les deux ou trois misérables sous de sursalaire que gagne le voisin, mais il ne faut pas non plus que celui-ci les gagne en doublant sa production, car ce faisant il réduit ses camarades au chômage. Ne l'oublions pas, **les sursalaires accordés à la surproduction ne sont que des attrape-nigauds**. Ce n'est pas autre chose qu'un travail aux pièces déguisé.

Ce n'est pas de la solidarité que de surproduire et de courir dans un atelier (au point qu'on qualifie celui-ci d'hippodrome) dans le seul espoir de pouvoir rester dans la maison au détriment du voisin.

Ce n'est pas de la solidarité que de critiquer ceux qui, techniquement, en savent moins que d'autres que l'on peut tirer d'embarras. La solidarité c'est de mettre tout en œuvre pour s'aider l'un et l'autre.

Que les syndiqués qui occupent des fonctions de chef ou ont une autorité quelconque dans les ateliers s'inspirent de la solidarité syndicale; qu'ils tendent la main à leurs confrères subordonnés; que disparaisse cette sottise vanité du MOI, du bien doué envers le moins doué; qu'ils cessent d'être du côté du manche ou sinon qu'ils sortent des syndicats qu'ils empoisonnent.

Bas les masques! Arrière ceux qui par leur attitude équivoque démontrent qu'ils **subissent** les syndicats; l'accord des ouvriers a pour devoir de les démasquer et de les clouer au pilori.

Ce n'est pas de la solidarité que de faire sa cour au chef d'atelier afin d'être dans les bonnes grâces de celui-ci, qui, s'il est syndiqué, n'est pas plus qu'un compagnon tenu, au même titre que vous, à ses devoirs syndicaux.

Ce n'est pas de la solidarité que de travailler davantage quand votre syndicat est astreint, par de fortes cotisations, à soutenir des chômeurs. Il faut avoir le courage de refuser de faire des heures supplémentaires. Ce droit vous l'avez. Pensez à vos camarades qui chôment depuis de longs mois et dites vous bien que votre

aide pécuniaire est insuffisante, qu'il faut que ces gens travaillent, que leur sort est lié au vôtre. Méditez-y profondément sinon malheur à vos situations acquises, la misère est mauvaise conseillère.

Votre solidarité sera agissante et vigilante ou elle ne le sera pas. Vous triompherez ou vous serez vaincu pour longtemps.

Tous les contrats collectifs, tous les conseils d'arbitrage et autres palinodies ne sont que des

moyens dilatoires innovés par le patronat pour vous endormir. L'accord entre le capital et le travail ne peut exister. Le fameux Clémenceau, à qui l'on reprochait sa trahison envers la classe ouvrière, n'a-t-il pas dit : « Entre vous et nous il n'y a qu'une question de force ».

Par votre constante et active solidarité soyez les plus forts, vous le pouvez, vous le devez pour sauver vos femmes et vos enfants de la misère qui vous guette.

SENREV.

Que signifie le 1^{er} Janvier 1927?

Le système de l'index perd désormais l'un de ses avantages les plus marquants, puisqu'il n'y aura plus de période de baisse au cours de laquelle son application permet d'obtenir des ouvriers, sans luttes ni difficultés, les réductions de salaires commandées par les circonstances.

(Circulaire confidentielle du Comité Central Industriel.)

UNE OFFENSIVE GENERALE DE GRANDE ENVERGURE

Après une période laborieuse de préparation au combat, le Comité Central Industriel vient de lancer les mots d'ordre de ralliement et de lutte à toutes les forces financières et industrielles bourgeoises de ce pays.

Il serait profondément erroné de considérer le contenu de cette circulaire comme un mouvement fugitif de mauvaise humeur patronale; il s'agit au contraire d'un acte mûrement calculé et posé à un moment déterminé.

Ces derniers mois ont été marqués par un renforcement considérable des forces de combat de la bourgeoisie et par un affaiblissement plus conséquent encore des forces ouvrières.

L'économie capitaliste de ce pays a subi dans les derniers temps de sérieuses modifications, au cours desquelles elle est parvenue à avilir les conditions de travail des ouvriers.

Il est incontestable que, si la bourgeoisie a réalisé de plantureux bénéfices avant et durant l'inflation monétaire, elle en a réalisé d'aussi importants par la stabilisation monétaire. Le député socialiste de Huy, M. Hubin, dans son discours au Conseil général du P. O. B. caractérisait, avec énormément de raison, la stabilisation comme suit : « **nous tenons à souligner que les moyens employés pour réaliser cette stabilisation ont frappé tout particulièrement les**

petites gens. Si on a cassé des œufs, soyons bien convaincus que ce ne sont pas ceux de la Société Générale de Belgique ».

La stabilisation n'a été réalisée que par la vente des chemins de fer de l'Etat, par de nouveaux impôts sur la consommation, par des compressions de dépenses frappant en premier lieu des œuvres sociales. Et qu'a-t-elle vaincu? Rien du tout et comme le disait M. de Brouckère à la même séance du Conseil général du P. O. B. « **nous n'avons pas vaincu les difficultés devant lesquelles le pays se trouve, nous les avons retardées tout simplement** ».

L'avilissement des salaires des ouvriers et fonctionnaires, — par la diminution de leur pouvoir d'achat, — le sabotage légal de la journée de huit heures, l'avilissement des pensions de vieillesse, des indemnités de chômage, etc., sont autant de faits qui ont renforcé la position de la bourgeoisie.

Et pour mieux faire ressortir la valeur et le caractère de ses réalisateurs, citons un passage du journal des tripoteurs des banques et de la bourse, l'« Echo de la Bourse » (14 juillet 1926) : « **Il n'y aura pas de gouvernement plus « bourgeois » (gouvernement Jaspar-Francqui-Vandervelde, n. d. l. R.). Il n'y aura jamais de gouvernement pour se mettre davantage en confiance avec les classes possédantes** ».

Du côté ouvrier, le tableau est tout autre. Les ouvriers résistent à peine, de temps à autre, aux attaques de la bourgeoisie. Les organisations ouvrières, loin de servir à briser l'offensive patronale, sont utilisées — consciemment ou inconsciemment — asservir les ouvriers à travers la collaboration de classe. Les militants ouvriers les plus en vue sont des plats valets de la bourgeoisie... je vous donne mon billet... c'est M. de Brouckère qui le disait d'une façon camouflée et mélancolique à la séance citée plus haut : « **Nous resterons au gouvernement jus-**

qu'au jour où l'on (la bourgeoisie, n. d. l. R.) n'aura plus besoin de nous et que l'on s'efforcera de nous pousser dehors ». C'est clair, cyniquement tragique, les élus, les dirigeants ouvriers serviront la bourgeoisie aussi longtemps qu'elle en a besoin et qu'elle ne les flanque dehors.

Ecoutez le citoyen De Vlaeminck, un des secrétaires de la Commission Syndicale : « Et le Comité Central Industriel, et qui est de la banque n'est-ce pas, y va carrément de sa manœuvre de chantage. Miséreux, la faim et le froid vous guettent au foyer. le chômage vous menace, le prix de la vie va encore augmenter, et vos salaires en seront réduits d'autant, mais faites taire vos voix. Pas d'augmentations de salaires, sinon ! Quoi? Torpillage (du franc, n. d. l. R.). Aux grandes réformes sociales s'oppose le milliard et demi de nouveaux impôts qu'une action hardie aurait dû arracher par un impôt sur le capital. Pour les accidentés, les vieux travailleurs, malades, la portion congrue et pour combien de temps encore? (Le Peuple du 4-12-1926.) »

En plus, cette situation des ouvriers est compliquée par l'exclusion des organisations syndicales des militants qui ont dès le début osé s'opposer à pareille tactique. Afin de pouvoir mieux collaborer (?) avec la bourgeoisie, les dirigeants éloignent des organisations syndicales ceux qui appellent les ouvriers à la lutte contre la bourgeoisie et contre ceux qui la soutiennent.

C'est ce moment-là que la bourgeoisie a choisi pour déclancher son offensive générale exprimée dans la lettre du Comité Central Industriel. Elle « **ne vise pas une branche d'industrie déterminée, elle s'adresse à toutes** ». Adieu la théorie, très en vogue ces derniers temps, sur le « rapprochement et la collaboration des classes », le syndicalisme patronal se sent assez fort pour jeter le masque, c'est la lutte des classes sous sa forme la plus aiguë.

De la circulaire du C. C. I. se dégagent deux mots d'ordre essentiels pour les patrons :

— Résistez fermement aux demandes d'augmentations des salaires que la hausse du coût de la vie va provoquer.

— Dégagez-vous, dès à présent, des conventions de salaires basées sur l'index.

ET LE PREMIER JANVIER!

C'est le dernier mot d'ordre qui vise tout particulièrement l'industrie du Livre.

Déjà lors de la dernière grève, le C. C. I. avait fait connaître son mécontentement vis-à-vis des conditions de travail dans le Livre; cette fois il faut mettre terme aux réadaptations

des salaires au coût de la vie; « l'index perd désormais l'un de ces avantages les plus marquants », il ne diminuera plus, il ne permettra plus de réduire les salaires.

Et c'est là le nœud du 1er janvier. Dans les autres industries, les ouvriers sont de loin en retard sur l'index; jusqu'ici les travailleurs ont plus ou moins su le suivre, non sans difficultés. Les ouvriers du Livre sont les premiers à avoir à riposter à l'attaque générale des patrons de ce pays; tous les travailleurs auront les yeux fixés sur leur réplique car tous sentent que si la bourgeoisie parvient à faire une première trouée dans le front ouvrier, il devra se replier en entier.

Les travailleurs du Livre ont une formidable et difficile mission à remplir devant l'entière du prolétariat de ce pays : **c'est de briser, dès son début, l'élan de l'offensive patronale**; c'est eux qui décideront dans une très large mesure de l'avenir du prolétariat belge.

CONCLUSIONS

Les travailleurs du Livre se doivent d'utiliser les quelques jours qui leurs restent avant le premier janvier pour mener une large agitation en vue de la bataille.

Une large agitation doit être menée auprès de tous les travailleurs de toutes les industries pour qu'une grande solidarité d'action se fasse jour pour soutenir ceux qui partiront les premiers au feu.

Aux mots d'ordre du C. C. I. opposons :

Unité de tous les travailleurs.

Augmentations des salaires par rapport au coût de la vie!

Application stricte des huit heures!

Soutien efficace des chômeurs !

G. V. d. B.

Camarades,

Plus que jamais les temps sont proches où vous aurez à vous défendre énergiquement contre les tentatives d'affaiblissement de la bourgeoisie. Le régime social ayant été sauvé grâce aux miracles de la démocratie anti-révolutionnaire, les industriels peuvent se retourner contre ceux dont ils imploraient le secours. Ils viennent de jeter le masque. Ils se montrent dans leur hideuse cruauté. Le C. C. I., expression de leur volonté de domination, a jeté le cri de guerre.

Si vous ne voulez pas sombrer : veillez à vos organisations syndicales; c'est par elles seules que vous pourrez résister !



Les brumes de décembre et la cherté du charbon se sont alliées pour nous offrir comme proies aux innombrables microbes qui se mettent à pulluler dans nos voies respiratoires dès que celles-ci sont soumises aux refroidissements inévitables. Parmi ces êtres microscopiques l'un des plus respectables est sans conteste le bacille de Pfeiffer, qui, avec l'appui de quelques autres espèces, est responsable de l'infection grippale. La grippe ou influenza est donc une maladie bien déterminée que beaucoup confondent avec d'autres affections bien différentes : la rhinopharyngite (le vulgaire rhume), la trachéite, l'angine; c'est une maladie spécifique, nettement épidémique, dont le microbe s'introduit dans notre organisme par les voies respiratoires, parfois par les voies digestives. Elle débute après 1 à 2 jours d'incubation par une élévation de la température allant jusqu'à 40 degrés, accompagnée de frissons et de transpiration; elle présente un abattement prononcé avec courbature, douleurs musculaires et articulaires, surtout dans les membres et la région lombaire, céphalée, sensibilité des petits nerfs qui sortent au-dessus de l'arcade des orbites, insomnie fréquente; la face est rouge, les yeux et le nez sont congestionnés et éliminent d'abondantes sécrétions; la langue est chargée, l'appétit est nul, les nausées sont habituelles. Après 2 ou 3 jours, la température tombe et le malade progresse peu à peu vers la guérison. Cependant des complications graves sont parfois signalées : ainsi l'épidémie de 1918 a présenté beaucoup de bronchopneumonies souvent mortelles et même des cas de peste; les formes gastrointestinales avec vomissements et diarrhées sont fréquentes; enfin on a rendu la grippe responsable de certains cas tout au moins de la terrible encéphalite léthargique dont les rescapés présentent cette étrange affection connue sous le nom de Parkinsonisme et qui les conduit à la mort après de longues années d'une épouvantable déchéance physique et mentale. Parfois éclatent des complications cardiaques ou méningées.

Une atteinte de grippe ne protège pas contre une nouvelle offensive de la maladie; au contraire, elle prédispose à celle-ci.

Il peut être difficile de diagnostiquer la grippe au début : on y rapporte trop souvent une

série de maladies à caractères vagues mais qui n'ont rien à faire avec elle, d'autant plus que l'on ne peut toujours faire un examen microbien.

Pour éviter la contagion, il convient d'isoler le malade, sans toutefois exagérer au point de ne leur adresser la parole que munis de masques protecteurs que certains médecins anglais n'avaient pas eu de scrupules à employer à cette occasion.

Comme préventif, le mieux est de se libérer le tube digestif par une purgation saline (limonade citro-magnésienne, sel de Carlsbad, sel anglais), de se protéger les voies respiratoires supérieures par un gargarisme à l'eau oxygénée au tiers, par l'instillation dans chaque narine de quelques gouttes d'huile goménolée à 5 p. c. ou résorcinée à 1 p. c., de lutter contre l'infection par l'ingestion de 1 à 3 cachets de quinine à 25 centigrammes.

La maladie, une fois déclarée, les mêmes soins seront appliqués, l'on y adjoindra quelques comprimés d'aspirine, les tisanes chaudes légèrement alcoolisées, les petites doses matinales de café ou de thé noir.

Les complications seront évidemment du ressort exclusif du médecin.

La dépression prononcée qui marque la convalescence sera combattue par les toniques, le kola, le quinquina, la strychnine, mais surtout l'adrénaline, produit extrait des glandes surrénales.

Si chacun daignait prendre les quelques précautions prophylactiques ci-dessus citées, la grippe « espagnole » ainsi que la désigne encore la masse ne parviendrait plus à nous pénétrer périodiquement de ses redoutables microbes qu'avec quelques autres se partagent la triste besogne de rivaliser avec les guerres pour faire rentrer dans le néant une partie appréciable de notre pitoyable humanité.

Dr Ch. FONTAINE-VINCENT.

FETE

« Le Creuset » organise une fête intime, suivie de redoute, le samedi 15 janvier 1927, en la salle du Commerce, place Liedts, à Schaerbeek.

Tous les camarades de l'Industrie du Livre sont cordialement invités à y assister.

Participation aux frais : 1 franc.

On peut se procurer des cartes auprès
des différents camarades du comité.

Pour les membres voulant s'occuper du placement des cartes, prière de s'adresser au camarade De Buck.

A PROPOS D'UN GRINCHEUX

— » o « —

En ce temps-là, nain Bénêt Gargadouille chemina par monts et vallées. Longtemps j'attendis la missive promise. Mais rien. Par-ci par-là, pour marquer son passage dans un village rustique ou dans une vétuste et opulente cité, il me gratifiait d'une vue du pays, agrémentée, parfois, de quelques laconiques nouvelles comme celles-ci : « Bien arrivé. Chômage sévissant, vais voir plus loin. Patron veulent, exigent plus longues journées de travail... comme chez nous... Curieux ! » Ou encore : « On achèterait bien ici... Pas assez marchandises manufacturées, mais chômage intense... Et des affiches : produisez plus, consommez moins. Curieux, hein ! »

Or il advint qu'un jour je reçus une dépêche... Intrigué, je l'ouvris et je lus, étonné : « Si toujours chômeur viens, riré Genève. Bénêt ». L'idée me souriait d'un voyage, et le chômage sévissait toujours en notre cité. Voilà pourquoi je débarquai dans la ville de Calvin.

La ville de Genève, coquette et jolie, se mire dans les eaux bleues du lac qui porte son nom. A sa droite, la chaîne du Jura lui sert de parure, et, à sa gauche, les premiers contreforts des Alpes de Savoie lui forment une magnifique couronne. Dans la sombre nuit du moyen-âge, cette antique cité de marchands fut célèbre. Calvin, dans son ardeur de réforme, en fit une chaire. Et Genève devint un flambeau. Puis la Réforme ayant triomphé, une longue, très longue ère de luttes intestines fut le sort de la ville. Elle s'honore d'avoir donné le jour à des hommes illustres. Jean-Jacques Rousseau y a vu le jour. Et Voltaire naissait à quelques kilomètres de là.

La Société des Nations a voulu redorer le blason de l'antique cité protestante.

Nain Bénêt Gargadouille m'y attendait et, souriant, me donna l'accolade. Il s'enquit de mes besoins, puis, me sachant restauré avant le passage de la frontière, me dit :

— Pas de gueuze ici, mon cher; cela manque à la renommée de la ville... Cependant, le jus de la vigne y abonde. Et puisque tu as convenablement déjeuné, allons nous désaltérer...

Ce que nous fîmes en nous installant à la terrasse d'un café, face au lac magnifique.

Soudain, des automobiles luxueuses défilèrent devant nos yeux. Et nain Bénêt, ayant jeté un regard à la terrasse vide, me tint ce langage :

— Ce sont les délégués de la Société des Nations qui passent. Nous irons tantôt visiter ce

temple de la Réformation où se déversent ces flots d'éloquence que tu connais et dont on abreuve le monde...

J'ai pu assister à la séance d'ouverture... C'est cela qui m'a fait t'envoyer la dépêche qui t'a intrigué et qui t'a amené ici. Ah! ah!... La Société des Nations, mon cher, c'est un soporifique puissant dont on use vis-à-vis de nous...

— Cependant... les principes qui sont à sa base sont sains et méritent d'être mis à l'essai...

— Es-tu naïf!... Le premier but de cette Société a été de faire accepter et ratifier par tous les pays qui n'ont pu participer à la curée de Versailles, toutes les injustices et toutes les sottises baptisées : traité de paix. Je suis modeste en disant cela... M. H. Lambert, économiste et industriel belge disait, lui, que ce traité de paix « paraît avoir été fait par une assemblée de crétins ». Mais, il y a mieux, ou pire, mon cher... Tiens, tout ceci, est le côté comique, oui comique, de l'affaire. Je t'assure que la vue de ces quarante-huit bonshommes qui s'octroyent tous les ans un mois de vacances en Suisse — à nos frais — ce n'est pas bien grave... Oh! non! on finirait bien par ouvrir les yeux à la vue de tous ces vieux, ex-présents ou futurs membres de cabinets, toutes ces personnalités périmées à un degré quelconque responsables de la guerre, de sa continuation ou de ce qu'ils ont baptisé : paix et qui est pire encore que la guerre. On finirait bien par voir toutes les turpitudes, toutes les manigances et aussi le degré d'incapacité, de veulerie où est tombée cette Société...

— Oh! oh! tu vas fort. Cependant, elle a déjà fait du bien au monde la Société des Nations... et si on lui permet encore de vivre quelque temps, mon cher, elle placera le monde dans une voie nouvelle, elle posera sa marque pacifiste indélébile sur le vieux monde...

— Tu crois? Veux-tu me dire quel problème elle a jamais résolu? Tiens, l'an dernier, c'était l'Italie du pitre qui, la veille de la réunion de Genève, bombardait Corfou, appartenant à un membre de la Société... Cette année, le cor de chasse sonnait l'hallali de l'Ethiopie — membre de la Société — par un arrangement entre Chamberlain et le pitre sus-nommé, cependant que le décor était fourni par l'entrée de l'Allemagne... Placer le monde dans une voie nouvelle?... Ah! ah! La Société des Nations est une couverture, sous laquelle se continuent les manigances qui ont amené la guerre. L'Angle-

terre et sa partenaire, la France, intriguent, trament, discutent, manœuvrent... dans les coulisses. Le chœur des petits pays joue son rôle — le rôle qu'on leur demande de jouer — ils sont là pour approuver ou désapprouver à mesure qu'on leur fournit des dollars, des livres sterling, voire même des francs-papier... Ah! elle posera sa marque indélébile sur le vieux monde? Non, écoute, je ne te crois pas si bête que ça... D'abord, tu observeras — tu es ici et tu pourras le faire — et tu verras que le contraire est plus juste : ce sont les diplomates — les diplomates d'avant-guerre et leurs frères d'après — qui ont posé sur cette société des Nations sur laquelle on fondait tant d'espoirs, leur marque indélébile. Qu'a-t-elle fait? Des côtes mal taillées : Dantzig, Haute-Silésie, où son rôle a été odieux, qu'a-t-elle fait? N. de D... La restauration de l'Autriche? où les nôtres ont souffert et souffrent encore? A-t-elle su trouver un mot, un seul, contre les massacres de Syrie, du Maroc, de Palestine, de l'Irak?

La Société des Nations s'est occupée, il est vrai, des réfugiés russes... Que ne s'occupe-t-elle pas de ceux italiens! Vois-tu, tout le monde, tous, sont d'accord pour supprimer le commerce de l'opium. Tous, tu entends. La question est pendante devant la S. d. N. Elle n'a même pas trouvé moyen de résoudre, de concrétiser cette unanimité... parce qu'il convient à l'Angleterre — pas à ses ouvriers ni à ses mineurs bien sûr — de continuer à inonder la Chine et autres pays de cette drogue qu'elle tire des Indes et dont elle tire profit et qu'elle impose depuis 1839 à ces pauvres Chinois qui n'en ayant jamais fumé avant que les canons de l'Angleterre la leur impose, n'en veulent plus!... Ça c'est le côté comique; le pire... le pire est le Bureau International du Travail...

Ayant ainsi parlé, nain Bénêt Gargadouille, m'introduisit à une séance de cette société. Et je compris là, en partie, la raison, la plus grande, de l'impuissance de cet organisme.

Je vous l'expliquerai une autre fois.

BENET BENOITANT.

A LA GARE !...

Chacun de nous aura pu constater que la plupart des journaux s'entendent à merveille pour écrire des articles kilométriques et pour insérer les discours de nos as de l'économie politique et sociale, dans le but, sans doute, de préparer la population ouvrière à l'ère de pénitence qui va s'ouvrir, à la nécessité inéluctable de l'assouplissement de la loi des huit heures, etc., etc.

La fameuse circulaire confidentielle du Comité Central Industriel est très suggestive, à cet égard; elle démontre clairement les bonnes intentions de cet organisme ultra-réactionnaire.

En d'autres termes, cette préparation aura comme conséquence la création d'un système social honteux, ou plus justement, l'accentuation de ce système qui, évidemment, au point de vue de l'économie sociale dans la société actuelle, assure le succès, mais crée, chez nous, travailleurs, beaucoup de misères. C'est ainsi que l'on fera bénéficier une catégorie de travailleurs d'un nombre d'heures supplémentaires avec un salaire, qui probablement s'élèvera légèrement, mais restera sûrement en dessous de l'index-number, ne représentant lui-même pas exactement le coût de la vie, alors que l'autre catégorie d'individus pourra se serrer la... cein-

ture ou vivre misérablement d'expédients quelconques ou du produit d'un labeur particulièrement dur, occasionnel ou périodique.

Nous entendrons à nouveau les hymnes aux travailleurs belges montés de tous les coins du pays, louant leur courage, leur ténacité, leur foi pour se relever de leurs ruines; la Belgique provoquera l'admiration du monde civilisé et tuti-quant.

Et pourtant!...

Que cachera cette activité?...

Mais qu'importe... si derrière cette situation florissante « irréaliste », nous verrons des êtres végéter misérablement; peiner tous les jours, non pas à leur travail journalier, mais « pour trouver du travail » et nourrir leurs enfants?

Qu'importe si une partie de la population ouvrière souffrira atrocement, pourvu que l'autre partie de ses travailleurs produisent plus et consentent à des prestations supplémentaires de travail pour les mêmes conditions de salaire.

Qu'importe ces condamnés à mourir de faim, ces enfants débiles, ce tas de bêtes de somme, pourvu que la concurrence à l'étranger se fasse victorieusement; qu'elle enrichisse une poignée d'individus aux dépens de la masse; de la sueur des uns et de la misère des autres, pour-

vu que les exportations se font sûrement et à gros bénéfices dans d'autres pays, où, là aussi, elles provoqueront une crise de chômage qui, fatalement, entraînera les mêmes situations misérables!

N'est-ce pas monstrueux?
Et ne serions-nous pas coupables? Ne serions-nous pas des criminels si nous restions impassibles devant une telle perspective?

Travaillez plus!

Produisez plus!!

Economisez plus!!!

Voilà les principaux remèdes que l'on nous apporte pour parer à une situation affreuse, que nous n'avons pas voulu, dont nous ne sommes aucunement responsables, pas plus que les travailleurs des autres pays.

Travaillez plus!

Alors que des centaines et des centaines de travailleurs ne demandent qu'à travailler. Alors que des malheureux pères de famille se trouvent dans un dénuement complet et qu'ils ne savent plus à quel saint se vouer pour trouver de la besogne!

Produisez plus!

Alors que la production mécanique se multiplie à bras et jambes et nous fait jeter impitoyablement à la rue! Et cela se présente dans tous les pays du globe!

Economisez plus!!!

C'est le comble! Quel infâme audace! Comment! après les exemples si caractéristiques de l'après-guerre on demande à nous, travailleurs, de faire des économies, de restreindre la consommation, alors que beaucoup d'entre nous ne peuvent même pas manger à leur faim!

Disons-le carrément, cela frise le cynisme.

Nous voulons travailler!

Nous voulons produire!

Nous voulons économiser!

Mais ce que nous ne voulons pas, c'est que ce soit au détriment de notre santé; que ces économies ne soient pas le résultat de privations sur nos besoins élémentaires, qui font que nos forces physiques et morales sont compromises.

Ce que nous ne voulons pas, c'est que cela se fasse au détriment d'une catégorie de travailleurs ayant, comme les autres, comme tous les autres, droit à leur place au soleil.

Ce que nous ne voulons pas non plus, c'est l'encombrement du marché de la main-d'œuvre par des camarades dont la misère noire dispo-

serait à tout et aussi, d'avoir cette perspective d'être jetés à la rue comme des chiens...

Et puis... la recommandation d'économiser davantage, quelle monstrueuse raillerie!

Ne voyons-nous pas actuellement autour de nous que les ouvriers qui avaient avant la guerre, au prix de quels sacrifices, de quel égoïsme effréné, accumulant franc par franc à la Caisse d'Epargne ou bien les transformant en actions de la Ville ou de rentes d'Etat (placements de père de famille, c'est-à-dire tout à fait sûr, disait-on) et ceux qui, après la guerre, généreux par patriotisme et grâce aux articles et aux discours figurant en bonne place dans les journaux, coupèrent dans les paroles et les promesses des gouvernements, consacrèrent leurs économies à l'achat d'actions des Domages de Guerre, des Régions Dévastées, et ceux qui épargnèrent par semaine pour acquérir de ces actions ne sont-ils pas honteusement volés des deux tiers de leur capital, pourtant si péniblement constitué.

En effet, pour ceux d'avant 1914, ces versements n'ont-ils pas été effectués en francs-or et en francs-papier valant tout au moins encore 60, 70 ou 80 centimes-or pour ceux après l'armistice?

Pour les épargnants d'avant la guerre, la perte est désastreuse: j'éprouve un serrement de cœur en songeant à ces pauvres gens, imbus de prévoyance, devenus vieux maintenant, qui, sous l'égide, la garantie de l'Etat se constituèrent un avoir en vue de leurs vieux jours, au moyen de versements en francs-or, ils voient à présent leurs économies ne représenter, comme pouvoir d'achat, que 14 centimes-or, c'est-à-dire que si l'épargnant avait économisé 1.000 francs-or, en 1914, son avoir se réduit, en 1926, à 140 francs-or, soit une perte de 860 francs-or, sans tenir compte du franc-or de 1924 et du franc-or de 1926, qui est inférieur.

Après ces douloureuses constatations, demander à la population ouvrière de faire des économies, c'est franchir le champ de l'immoralité.

Demander, à nous ouvriers, de consommer moins, alors qu'on ne nous a jamais donné plus que suffisamment pour vivre: l'instauration de l'index-number le prouve bien; c'est faire preuve de férocité.

Mais nous maintiendrons ce que nous avons et nous ne reculerons pas d'un pouce.

A ceux qui pensent pouvoir nous engager dans une autre voie, nous leur répondrons, en chœur, un énergique

A la gare!!!

M. S.

L'Opinion d'une femme

Alors ces pauvres maîtres imprimeurs sont bien à plaindre! A cause du peu d'esprit de sacrifice des ouvriers de la corporation, voilà que l'industrie du Livre s'en va vers un cataclysme! Eux-mêmes sont prêts à toutes les concessions (à condition évidemment qu'on ne touche pas aux dividendes qu'ils perçoivent à la fin de chaque exercice) et il leur semble absolument logique qu'afin qu'ils n'aient pas à se priver eux d'aucuns de leurs plaisirs, l'ouvrier, lui, gagne un peu moins et travaille un peu plus.

Est-ce que vraiment les patrons auraient le cynisme de croire que l'ouvrier est trop bien payé? Pourtant l'index-number est là, irréfutable et bien gênant pour ces messieurs. Les denrées alimentaires valant dix fois leur prix d'achat d'avant-guerre sont en grand nombre, et les ouvriers de l'industrie du Livre ne gagnent pourtant pas, que je sache, dix fois leur salaire d'avant-guerre. Bien au contraire. Non seulement les indemnités de vie chère n'ont pas été intégralement payées, mais depuis 1914 vos salaires n'ont pas été augmentés d'un sou.

Sur quoi voudraient-ils donc que l'on rogne encore? Vous en êtes bientôt venus à compter les tranches de pain que vous pouvez manger; l'hiver le beurre est inconnu dans vos ménages, la margarine (produit nocif, quoiqu'en peuvent dire les instituteurs à vos enfants, pour que vous acceptiez plus aisément la chose) a pris sa place. De viande et de légumes vous en mangez trop peu, de fruits jamais; il vous faut savoir employer judicieusement jusqu'à votre dernier liard. De divertissements, théâtre ou musique, il n'en est plus question. Jusqu'à présent, vous avez supporté la chose pensant toujours que la situation allait s'améliorer, mais maintenant que la crise de vie chère atteint probablement son paroxysme, ces bons patrons parlent de faire baisser les salaires!

Et il faut voir leur hypocrisie! Ils sont toujours prêts à tout pour maintenir la «bonne entente» qui est la meilleure sauvegarde de l'harmonie qui a toujours existé entre les deux parties! Il faudrait en rire si ce n'était pas si triste. Vous ont-ils jamais donné quelque chose? Si des améliorations ont été apportées dans les conditions d'existence du prolétariat, c'est uniquement parce que les bourgeois ont eu peur de vous et gare à vous, si vous vous laissez amadouer et si vous cachez vos dents, car les riches voudraient bien vous voir retourner à l'état de serfs taillables et corvéables à merci. Si vous avez quelques libertés, c'est parce que vous avez su vous imposer comme une force

devant eux et à présent, plus que jamais, il vous faut être forts et décidés. Ne laissez rien enlever du peu que vous avez su acquérir, car vous seriez perdus dans l'avenir, ne vous laissez pas prendre à leurs insidieuses paroles qui cachent des désirs de domination envers vous.

Je ne peux pas croire que ces gens-là comprennent vraiment ce qu'ils veulent de vous. Ils ne savent sûrement pas qu'un peu d'argent en moins dans la maison, c'est la misère pour vous, que vous n'avez plus que l'indispensable sans le moindre superflu. Qu'ils viennent donc un peu trouver les ménagères des ouvriers de l'industrie du Livre pour connaître votre situation, pour leur faire admettre aussi que le moment est propice de manger moins, de se vêtir moins, de se chauffer moins. Il serait peut-être bon que ce soient elles qu'ils trouvent devant eux le jour où il faudrait parler de sauver l'industrie du Livre; de stabiliser la situation en commençant par abaisser les salaires. La femme, la mère de famille saurait peut-être mieux défendre ses intérêts car elle sent plus profondément que l'homme combien sa vie et celle de sa famille est précaire et misérable, et c'est, somme toute, à elle qu'incombe la tâche la plus lourde.

Ou bien messieurs les patrons vous croient-ils faits d'une autre essence qu'eux? Non seulement vous n'avez aucun droit à leur luxe, mais ils ne vous permettent même pas une existence saine et normale. Des habitations claires et bien conditionnées, une nourriture substantielle, de quoi s'instruire et se divertir, cela ne répond qu'à leurs besoins. Vous autres, vous pouvez bien vous contenter de taudis, d'une nourriture insuffisante, de longues heures de travail; il est vrai qu'il vous est laissé la latitude d'élever une bonne nichée de moutards afin que les capitalistes aient toujours bonne provision de chair à usine et à canon.

Non, vraiment, plus on considère la chose, plus elle paraît inique.

Aussi, camarades, il vous faut lutter, c'est nécessaire. Que la pensée de vos enfants, qui ont droit à plus de bien-être et de bonheur que vous-mêmes, vous soit toujours présente et vous soutienne pour arriver victorieux au but.

Ne laissez rien rogner de vos salaires, c'est une question vitale dont en dépendent trop d'autres.

Bon courage à vous tous, et aussi à vous femmes, qui, quoique dans l'ombre, souffrez peut-être encore le plus de la situation actuelle.

MATRA.

OPERATEURS! Pour protéger votre vue, demandez une LINOTYPE PARKERISEE!

OPERATEURS! Pour protéger votre vue, demandez une LINOTYPE PARKERISEE!

Dans l'Internationale des Typos

EN ALEMAGNE

Nos camarades allemands se trouvent en ce moment devant deux grands problèmes : 1° le développement technique et la rationalisation; 2° le chômage.

En effet, les progrès techniques en matière d'imprimerie se développent en Allemagne avec une rapidité vertigineuse. D'après les chiffres publiés par l'organe des Maitres-imprimeurs d'Allemagne, rien que pour les années 1924 et 1925, 2000 nouvelles machines à composer ont été installées. D'autre part les presses automatiques et rotatives subissent des perfectionnements constants et mettent nombre d'ouvriers sur le pavé. Les machines Offset ont également pris une grande extension.

La rationalisation fait également de sérieux efforts en Allemagne et tend à se baser sur les bas salaires, ce qui n'augmentera certes pas la consommation.

Le chômage a pris cette année une extension considérable. Pour la section de Berlin qui compte 13,715 membres, le nombre des chômeurs a, par deux fois, atteint 1,500. L'on craint que cette situation ne devienne normale à cause de la rationalisation et de l'application du plan Dawes.

Plusieurs sections locales, telles que Chemnitz, Hambourg et d'autres se sont prononcées non seulement pour le retour à la journée de huit heures et la suppression des articles de leur contrat collectif qui accordent aux patrons cinq heures supplémentaires par semaine, mais encore pour la réduction des heures de travail en dessous de quarante-huit heures, soit 36 heures par semaine pour la composition mécanique et tout autre travail à haute productivité et danger spécial pour la santé (comme les rotatives, la clicherie, etc.) et 44 heures par semaine pour les autres branches.

C'est certes là la seule solution contre le chômage.

EN RUSSIE

Le sixième congrès de la Fédération des Travailleurs du Livre de Russie s'est tenu fin du mois de novembre passé.

A son ordre du jour figuraient les points suivants : 1° Rapports du Comité Central et de la Commission de Révision; 2° élection des comités; 3° tâches futures; 4° chômage; 5° situa-

tion de l'industrie polygraphique et des maisons d'édition.

Pour cette fois, nous nous bornerons à quelques remarques d'ordre général, quitte à revenir dans un prochain numéro sur le congrès lui-même.

L'industrie polygraphique a couvert durant les années de la Révolution un chemin quelque peu particulier. Cette industrie dessert entre autres les besoins culturels et politiques du pays, et l'Etat soviétique lui porte donc une grande attention. C'est ainsi qu'elle s'est développée d'une façon plus rapide que toutes les autres branches d'industrie.

La production de l'Industrie du Livre a atteint pour 1925 135 p. c. de la production d'avant-guerre et celle des journaux 220 p. c. La production brute dépassa en 1925 de 42 p. c. celle de 1924. Le nombre d'ouvriers passa de 82,475 au 1er janvier 1924 à 100,604 pour le 1er avril 1926. Ce chiffre dépasse de loin celui du nombre d'ouvriers graphiques de tout l'empire tsariste d'avant-guerre (Pologne, Lithuanie, Lettonie, etc.).

Le nombre de syndiqués à la Fédération des Arts graphiques a fortement augmenté dans les dernières années, parallèlement à l'extension et au développement de l'industrie elle-même. Au 1er octobre 1924 elle comptait 85,770 membres, au 1er juillet 1926 111,682, ce qui fait une augmentation de 25,912, soit 30 p. c.

Le salaire mensuel moyen de l'ouvrier du Livre, pour 1926, est de 71.58 roubles; cela fait un salaire réel d'avant-guerre (1913) de 35.87 roubles. Les statistiques du ministère du travail donnent pour 1913 un salaire moyen de 35.56 roubles; ainsi le salaire moyen actuel est légèrement supérieur à celui d'avant-guerre. Il faut également tenir compte que les ouvriers de l'U. R. S. S. jouissent maintenant des vacances ouvrières, assurances sociales, etc. C'est ainsi que l'industrie graphique a versé à ces fonds pour le premier semestre de 1926 une somme représentant 25 p. c. des salaires payés pour la même période.

Nous reviendrons sur le congrès.

AVANTI.

CAMARADES,

Suivez assidûment vos assemblées syndicales. Ne vous laissez pas mener aveuglément. Contrôlez, par votre présence et vos critiques, le travail de vos dirigeants.

Moral et Action

Il est parfois désolant de devoir constater, chez certains membres syndiqués, un manque d'énergie ou de combativité au moment même où ils en ont le plus besoin. Le plus souvent, ce sont des compagnons qui ont beaucoup à critiquer sur le

de cela, faisant fi de certaines méthodes d'action, parfois les seules à donner un résultat, ceci par parti pris envers un tel ou un tel militant, pour son activité en dehors du cadre syndical, qu'ils ne peuvent supporter, et qu'ils s'avisent à boycotter par tous les moyens, préférant éterniser le mouvement du cercle vicieux quant à certains résultats négatifs ou néfastes obtenus dans notre mouvement syndical.



Ce que tout homme, sain d'esprit, doit voir dans le capitalisme et son allié le militarisme.

compte des patrons, mais qui, en général, ne le font qu'en petite société où ils mettent à jour une ferveur extraordinaire, témoignant de leur profonde indignation quant aux procédés employés par les patrons, et où ils prétendent avoir le monopole de solutionner les questions syndicales les plus arbitraires. Aussi ne ménagent-ils pas de critiquer, malheureusement, les plus dévoués de nos militants et, en plus

A la veille du mouvement qui nous préoccupe, ne se permettent-ils pas à mettre « leur opinion faite » en ce qui concerne la possibilité de réussite d'un mouvement sous divers prétextes, qu'il vaut mieux ne pas citer ici! Ma foi, en tout combat, même bien organisé, il y a des facteurs qui peuvent influencer sur le résultat d'une action; mais si, à l'avance, on doit se laisser influencer par les éléments nuisibles, je

OPERATEURS ! Pour protéger votre vue, demandez une LINOTYPE PARKERISEE !

OPERATEURS ! Pour protéger votre vue, demandez une LINOTYPE PARKERISEE !

crois que l'on ne devrait jamais rien entreprendre.

Loin de vouloir écarter une bonne organisation, il me semble qu'en toute action « le moral » est le facteur essentiel.

Sans être militariste ou patriote!... Je veux évoquer un instant la « dernière grande Guerre du droit ». Rares sont les esprits récalcitrants parmi les travailleurs exploités qui, par leur instruction, leur imprégnation de principe de classe, ont su se tenir, durant cinq années, très au-dessus de cette ignoble et dégradante action des impérialismes mondiaux, qui n'ont pas reculé de mettre en œuvre leur militarisme exterminateur avec toutes ses conséquences, afin d'apaiser leur soif de possession à titre d'exploiteur et de profiteuse. Bon nombre de nos travailleurs ont participé à cette tragédie, par contrainte ou non. Ils ont su se priver de tout, sacrifier tout, s'imposer tout; ils ont vécu pis que des bêtes, dans la terre, dans la boue et dans l'eau, rongés par la vermine, exposés tout le temps aux dangers de mort; ils ont commis l'effroyable horreur de tuer, sur commande, leurs propres frères de lutte de la seule bataille mondiale qu'ils ont à mener! Ils se sont comportés, oh! infâme et exécrationnable bourrage de crâne! comme... des héros!... pour la « défense du droit » et de leur « sol sacré », « leur patrie », où ils avaient à peine conquis quelques améliorations dans leurs conditions de travail. Et de cette boucherie, hélas! combien n'en sont pas revenus.

La guerre finie, huit ans après, en récompense de leur courage et de leurs privations, la lutte pour l'existence devient de jour en jour plus âpre, les conditions de vie pour la classe laborieuse deviennent de plus en plus pénibles, voire impossibles, malgré les syndicats puissants. Oh! Patrie reconnaissante! Les mêmes qui ont exalté et glorifié ceux de nos ouvriers, combattants, comme des « Belges dignes de leur race », après leur avoir fait préparer le terrain pour la guerre économique qu'ils visaient, les somment maintenant de se mettre à genou devant leur toute puissante armée capitaliste pour leur voir refuser de quoi vivre! Leurs coffres-forts, ce sont leurs engins de guerre silencieux qui remplacent, en ces circonstances, mitrailleuses, chars d'assaut et gaz asphyxiants; ce sont eux qui affameront les travailleurs, qui tenteront de s'opposer à leurs exigences. Les quelques lâches de parmi

nous qu'ils espèrent voir se présenter devant eux les mains liées — jouiront d'un traitement de faveur de « prisonnier » jusqu'à l'armistice, c'est-à-dire jusqu'à la révolte de la masse.

« Nous serons les exploités dociles ou nous crèveront », voilà ce que nous confirme la circulaire du Comité Central Industriel adressée à tous les employeurs du pays. C'est la déclaration de guerre du patronat de tout le pays à toute la classe ouvrière du pays, et ce qui se passe en Belgique se passe en France, en Angleterre et dans les autres pays, c'est le Bloc international des exploités dressé contre le Bloc international des exploités. Jamais la lutte de classe n'a été si bien dessinée qu'aujourd'hui, et il faudrait être aveugle et sourd-muet pour ne pas comprendre où nous en sommes et ne pas envisager tous les moyens. Nous sommes en cas de légitime défense!!!

A vous les héros de 1914-18, combattants des tranchées, autres affamés du pays occupé, ou déportés, à vous l'honneur de vous commander vous-mêmes cette fois! Oseriez-vous douter de votre force, oseriez-vous reculer devant les moyens pour défendre vos droits d'être humain, pour défendre votre propre existence et celle de ceux qui vous sont les plus chers, celle de vos compagnons de travail et de misère?

Faire allusion à des éléments qui pourraient influencer en sens inverse sur la réussite d'une action, en ces moments aussi critiques, constitue une lâcheté. Après épuisement même des munitions, avec succès souvent on fait l'assaut! Que l'on se casse un bras ou une jambe au cours de l'action, cela ne peut avoir qu'une importance dérisoire lorsqu'il s'agit de défendre sa vie. La force seule de vouloir réussir et de pouvoir réussir doit nous guider.

Certes, une organisation peut être à la base de toute action, et la solution la plus pacifique doit avoir la préférence, mais le passé nous a appris que l'organisation syndicale d'aujourd'hui — si bien organisée qu'elle soit, devant la fortune de nos exploités capitalistes, ne suffit plus à elle seule pour obtenir raisonnablement et pacifiquement les modifications aux conditions de travail et de vie qu'imposent les circonstances. Après tant d'années d'un travail syndical laborieux, durant lesquelles tant de solutions ont été obtenues par des décisions prises de commun accord,

les patrons viennent de nous signifier qu'ils n'ont que faire de nos syndicats — à moins que... s'en servir pour nous immobiliser davantage! — et prétendent nous reculer à la période où l'organisation syndicale était à naître! C'est face à leur dictature que nous nous trouvons. A les entendre, nous n'avons qu'à courber devant eux, accepter diminution de salaire — avec renchérissement de la vie — et toutes conditions de travail qu'il leur plaira de nous dicter! Au besoin, ils ne reculeront pas devant la fermeture de leurs boîtes, peu leur importe. La loi leur permet d'exploiter, ici synonyme d'affamer, comme ils l'entendent.

En nous croisant les bras, nous ne pouvons pas leur faire sentir le même effet. La différence est trop énorme. Vous en conviendrez tous, camarades, que devant la grande réalité de ces faits ce serait un non-sens absolu que de vouloir persévérer à employer des méthodes de tactique syndicale lesquelles jadis, à certains moments, ont pu nous rapporter des fruits, mais qui servent encore à ce jour à nous désarmer devant l'ennemi. Outre le travail purement syndical légal, il faudra employer d'autres moyens. Devant ce monstre-profiteur-affameur, nous employerons tous les moyens s'il le faut.

Vous entendez bien? *Tous!* Cela s'appellera de l'action directe ou indirecte ou même super-directe, le nom importe peu, pourvu que par elle nous puissions nous faire entendre, nous défendre et nous procurer ce à quoi nous aspirons, et à quoi nous avons droit, ceci suivant « notre » loi que l'homme a droit à vivre et, par conséquent, à se défendre.

En attendant, prenons comme devise : « Pour un œil, les deux yeux, pour une dent toute la g... et pour chaque affameur tout un peloton d'honnêtes ouvriers!... »

MARCLOU.

Leur dernière Valse

I

Dans les salons d'un homme du grand monde
Qui par la guerre a gagné des millions.
On rit, l'on boit, l'on s'amuse à la ronde.
Et l'on valse en de joyeux tourbillons.
Pourtant là-haut dans sa triste mansarde,
En sa détresse une femme gémit.

Car sans argent et couverte de hardes.
Elle ne peut plus nourrir son petit.
Et lorsque les fétards s'en iront au matin,
Peut-être son enfant sera-t-il mort de faim...

Refrain

Tournez, glissez, valsez,
Dans cette demeure princière,
Qu'importe si, lorsque vous dansez,
Un gosse meurt de misère...
C'est bien là votre société.
Symbolisant l'iniquité!
Buvez, chantez, dans vos ripailles,
Canailles!

II

Et c'est ainsi parmi ceux qui possèdent
Le lucre s'étale en son impudeur
Et chaque jour les bals aux bals succèdent
Rivalisant de luxe et de splendeur
Se soucient-ils de ce qu'il faut de peine
Au travailleur pour gagner tout cet or?
Entrevoient-ils la demeure malsaine
De l'ouvrier qui produit le trésor?
Non, car pour assouvir leurs besoins les plus fous,
Ils gâchent ce qui doit appartenir à tous.

Refrain

Tournez, glissez, valsez,
Ah! gaspillez votre richesse!
Qu'importe si, lorsque vous dansez,
Le Peuple est dans la détresse.
C'est bien là votre société,
Symbolisant l'iniquité!
Buvez, chantez, dans vos ripailles,
Canailles!

III

Ah! oui, dansez des valses entraîantes!
Enivrez-vous d'orgie et de plaisir,
Dépêchez-vous de gaspiller vos rentes!
Pour vous richards, s'assombrit l'avenir,
Car nous avons tous au cœur l'espérance
D'aller chez vous un soir troubler le bal,
Nous vous jouerons votre dernière danse,
Vous valseriez sur un air infernal!
Et pendant que vos couples peureux tourneront
Les miséreux d'hier alors vous clâmeront.

Refrain

Tournez, glissez, valsez!
Mais cette valse que vous faites
C'est la dernière que vous dansez.
Demain valseront vos têtes!
Car, face à votre iniquité,
Le Peuple enfin s'est révolté,
Et fera cesser vos ripailles,
Canailles!

L. Loréal.

CAMARADES !

Lorsque vous passerez à
la place du Sablon, n'ou-
bliez pas que notre ami

EMILE DEPRIS

9, place du Grand Sablon, 9
nous a aidés pendant
— la grève —

Consommations de 1^{er} Choix

Local de la Pelote Royale du Sablon

UNE BELLE ÉCONOMIE

Ne laissez plus jeter par
vos femmes les déchets
de soie ni les vieilles
cravates, apportez-les à

M^{me} CH. DEROM

Épouse de notre confrère imprimeur

Retournage et façon
Travail soigné
Prix modérés

Place Anneessens, 22

(2^{me} étage devant)

Les syndiqués et dirigeants de syndicats
se feront un devoir de passer leurs
-- commandes d'imprimés aux --

ARTS GRAPHIQUES

Société Coopérative Ouvrière d'Imprimerie

201, chaussée de Haecht, Schaerbeek

Téléphone 595,78

Revues, Périodiques, Affiches, Menus, Programmes
Catalogues, Prix courants, Circulaires, Invitations,
Diplômes, Enveloppes, Factures, Reçus, Brochures